

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 OCTOBRE 1889

SOMMAIRE

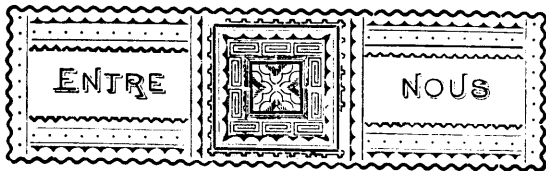
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier. — Après la guerre, par Charles Aneau. — Un hiver au Cambodge (avec gravure). — Etymologies, par Hector Servadec. — Poésie : A seize ans, par Elise. — Revue générale, par G. A. Dumont. — Nos gravures : Feu M. Louis-Aimé Gélinas ; La Banque de Montréal et le Bureau de Poste. — Notes historiques. — Primes du mois d'octobre. — Carnet de la cuisinière. — Choses et autres. — Feuilleton : Les Mystères de Panama.

GRAVURES : Portrait de feu M. Louis-Aimé Gélinas — Montréal : La Banque de Montréal et le Bureau de Poste. — Salon de 1889 : Les apprêts du Colin-Maillard. Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * La dernière fois que j'ai visité le pénitencier de Saint-Vincent de Paul, un des gardiens, après m'avoir montré les principaux pensionnaires de ce lieu peu récréatif, et raconté les hauts faits de ces notabilités du crime, ajouta d'un ton sentencieux :

— Ah ! monsieur, s'ils avaient voulu...

— Je comprends... S'ils avaient voulu, ils n'auraient ni assassiné, ni volé, et il est assez probable qu'ils ne seraient pas ici.

— Ce n'est pas seulement ça, monsieur ; mais si vous les connaissiez, si vous les entendiez parler de toutes sortes d'affaires, de politique même, vous diriez comme moi, ils auraient pu être n'importe quoi, marchands, banquiers, députés... un tas de choses enfin...

— Oui, mais ils n'ont pas voulu.

— C'est ça, ils n'ont pas voulu.

Ah ! mon brave gardien que vous êtes naïf de croire que ces gens-là auraient pu devenir tout ce que vous dites. Mais c'est précisément parcequ'ils n'ont pas pu prendre la bonne voie qu'ils sont entrés dans la mauvaise.

C'est parcequ'ils n'ont jamais compris, que mieux valait être honnête homme que bandit, qu'ils sont arrivés à être mis au ban de la société.

Si ces gens là vous paraissent si intelligents, ce n'est que par comparaison ; ce n'est que parce qu'ils sont devenus forçats, que vous remarquez chez eux un certain vernis que vous prenez pour des qualités étonnantes et que vous ne remarquez pas chez les autres, ceux qui se conduisent bien.

Intelligents, non, pas autant que vous le dites et que vous le croyez, mais c'est surtout le sens moral qui est perverti chez eux.

Ce qu'ils n'ont pas voulu, c'est vivre honnêtement, travailler comme tout le monde et se conduire honorablement, voilà ce qu'ils n'ont pas voulu.

Mais de là à avoir pu prendre place dans les rangs des premiers citoyens, se conquérir une belle position dans le monde, j'en doute, et j'aime mieux croire à l'infériorité intellectuelle des forçats plutôt qu'à leur supériorité.

* * S'ils avaient voulu ! quelle gasconade ! et comme elle vient à point pour vous redire la mirobolante fantaisie de Nadaud :

SI LA GARONNE AVAIT VOULU !

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course
Et vers le Midi s'épancher,
Qui donc eût pu l'en empêcher ?
Tranchant vallon, plaine et montagne.
Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Pousser au Nord sa marche errante.
Elle aurait coupé la Charente.
Coupé la Loire aux bords fleuris.
Coupé la Seine dans Paris,
Et moitié verte, moitié blanche.
Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle se jetait dans la Manche.

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône ;
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth,
Et puis ivre à force de boire.
Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle aurait pu, dans sa furie,
Pénétrer ju-qu'en Sibirie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Canada,
Et, d'Atlas déchargeant l'épaule.
Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu
Lanturlu !
Humilier les autres fleuves ;
Seulement pour faire ses preuves
Elle arrondit son petit lot :
Ayant pris le Tar et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu
Lanturlu !
Quitter son pays de Gascogne

Oui, mais la Garonne n'a pas voulu.

* * C'est comme Sullivan... s'il avait voulu faire autre chose que de cultiver le coup de poing !

Mais, je me trompe, il a voulu, il a essayé dernièrement de se lancer dans la vie politique. Des amis lui ont fait comprendre qu'il avait peu de dispositions pour ce genre d'exercice.

Maintenant, John L. est fatigué de l'inaction dans laquelle il croupit depuis trois mois ; il a des fourmis dans les poings, il veut se battre contre n'importe qui, mais il veut se battre quand même, quitte à héberger, nourrir et blanchir celui qui consentira à se faire noircir les yeux par lui.

C'est une idée fixe chez lui.

En temps de guerre je comprendrais cette soif de coups à donner et à recevoir, mais en pleine paix cela est moins explicable.

Pendant la commune, alors qu'on ne parlait que de coups de fusil dans et autour de Paris, la fièvre de bataille hantait bien des cerveaux, et Ludovic Halevy, dans ses *Notes et Souvenirs*, en cite un exemple des plus frappants.

Il se trouvait à Versailles, chez un magistrat de ses amis qui faisait subir un premier interrogatoire aux prisonniers que l'on amenait devant lui :

C'est le tour d'un jeune homme... vingt deux ou vingt-trois ans... on l'interroge :

— Où alliez-vous ?

— A Paris.

— Pour quoi faire ?

— Pour avoir des nouvelles de ma tante... je n'en avais pas depuis le siège...

— Et vous choisissiez le moment où l'on se bat... Dites donc la vérité... Vous alliez à Paris pour vous battre.

— Eh bien ! oui, c'est vrai. C'était mon idée de me battre, d'être de cette affaire là... J'ai voulu m'engager dans la troupe à Versailles... On n'a pas voulu de moi... ou plutôt on m'a dit : " C'est bien, mais on va vous envoyer au dépôt, à Limoges ". C'était pas mon affaire, puisque je vou-

lais me battre... Alors je me suis dit : je vais aller m'engager à Paris... Là on me prendra tout de suite, et je me batterai...

— C'est absurde ce que vous dites là, on ne se bat pas indifféremment d'un côté ou de l'autre. Vous êtes pour ou contre la Commune.

— Moi, je suis pour ou contre rien du tout. Ça n'est bien égal tout ça. J'avais envie de me battre, voilà tout, ça m'ennuyait de végéter dans mon magasin, de ne pas être mêlé à l'histoire de mon pays... Il y a plus de six mois qu'on vit à Versailles au milieu de la guerre et du canon. Ça m'a donné des idées de bataille. Qu'est-ce que vous voulez ? On a la tête un peu à l'envers dans des temps pareils... Je voulais avoir fait quelque chose, avoir quelque chose à raconter plus tard.

On fouille ce jeune homme : on trouve dans une de ses poches un petit calepin.

Le magistrat ouvre le carnet et lit à haute voix :

Les Versaillais ne veulent pas de moi, et moi je veux me battre... Bataille !... Bataille !... Vite le son du canon !... Je pars... je vais me battre pour la Commune, mais si je suis tué je ne veux pas mourir...

— Qu'est-ce que ça veut dire : Si je suis tué je ne veux pas mourir ?

— Je ne sais pas, ça n'a pas de sens, je n'ai pas dû écrire cette phrase là. Je n'écris pas de choses qui n'ont pas de sens... Ah ! je me rappelle... Tournez la page, monsieur le commissaire, tournez la page.

Le commissaire tourne la page et trouve ces deux mots qui achevaient sa pensée : *...sans gloire.*

— Ah ! à la bonne heure, s'écrie le jeune homme... La voilà complète, ma phrase.

Il est évidemment charmé de sa phrase, et il répète avec une intonation dramatique :

— Je ne veux pas mourir sans gloire.

John L. Sullivan ne veut pas non plus mourir sans gloire, et comme il n'y a aux Etat-Unis, ni Commune ni armée de Versailles,—pour le moment, du moins,—et que la politique n'a pas voulu de lui, il en est revenu à ses premières amours, aux coups de poing.

Il rêve bataille, et comme ce pauvre diable dont je vous redisais tout à l'heure l'histoire, *il ne veut pas mourir sans gloire !*

Voilà pourquoi il a lancé un défi à l'univers, et peut être même en d'autres lieux ; rien n'est impossible à ce professeur.

Prions Sa Majesté le Bon Sens,—je ne voudrais pas mettre Dieu dans cette affaire—pour qu'il se fasse casser les reins au plus tôt, afin qu'on n'en parle plus, après quoi on dira de lui aussi : Ah ! s'il avait voulu...

* * Cette griserie qui nous monte à la tête pendant les époques mouvementées existe partout, dans notre Canada paisible et légèrement paralysé, tout comme ailleurs.

Ne voit on pas, quand arrivent les élections générales, nombre de gens, bâtis pour faire des députés comme moi pour être pape, s'obstiner à vouloir poser leur candidature afin d'être mêlés, eux aussi, à l'histoire de leur pays.

Il y a trois ans, un de mes amis, bon garçon au demeurant, mais qui n'a pas sur lui un pouce carré de l'étoffe qu'il faut pour faire un homme politique, s'était mis en tête de se présenter quand même, quoique aucun parti ne voulut prendre la responsabilité d'une telle aventure.

— Mais, enfin, lui dis-je, quelle raison vous pousse à vouloir faire de la politique alors que vous savez n'avoir aucune chance de succès ? pourquoi vouloir vous présenter ?

— Un tel se présente bien !

— Ce n'est pas une raison. Si un tel fait une sottise il n'est pas nécessaire de l'imiter.

— Moi, j'ai des titres... J'ai été zouave pontifical...

— Vous devenez ébouriffant, mais de ce que vous avez défendu très courageusement, j'aime à le croire, une cause que vous avez épousée avec beaucoup d'énergie, il ne s'en suit pas que vous deviez fatalement être un des soixante-cinq représentants du pays. A votre compte il faudrait même augmenter le nombre des députés pour faire place aux anciens soldats de Charette.

— Tout ce que vous me dites ne me convaincra